

Mais presque aussitôt il eut un regard paternel pour la jeune fille qui continuait à pleurer silencieusement.

—Jeanne, reprit-il, je ne t'ai pas laissé ignorer pourquoi notre Louis se mettait en route...

—Je sais, mon père, qu'il est à Paris, à la recherche de Madeleine. Et je me réjouissais en songeant que je reverrais bientôt cette amie de mon enfance que j'aimais déjà bien autrefois mais que j'aime comme une sœur depuis qu'elle est devenue la femme de Louis.

Puis, s'interrompant :

—Il y a six mois que Madeleine est partie d'ici, et nous avons en vain attendu son retour, moi du moins, ajouta-t-elle en voyant que son père hochait la tête avec tristesse.

—C'est que, pauvre enfant, répliqua Claude, je ne t'ai pas dit toute la vérité. Pour ne pas t'affliger, j'ai voulu taire tous les dangers qu'allait courir Louis avant de parvenir à délivrer sa femme.

—Madeleine est donc prisonnière ? demanda la jeune fille avec anxiété.

—Pour parvenir jusqu'à elle, Louis devra surmonter des difficultés sans nombre.

—...Oui, elle est prisonnière comme on l'est dans les couvents cloîtrés, c'est à dire qu'elle est rigoureusement surveillée gardée à vue jour et nuit.

—...Néanmoins, depuis six mois un homme a travaillé à aplanir tous les obstacles, à surmonter toutes les difficultés ; et quand il s'est cru certain du succès, il a appelé notre Louis pour l'aider dans l'exécution d'un plan audacieux...

—Tu veux parler du Sonneur de Saint-Merry, mon père ?

—Oui ! répondit Claude d'un ton si ferme, cette fois, que la jeune fille se sentit soudainement rassurée.

Il lui semblait que la participation de celui qu'elle appelait le sonneur de Saint-Merry au projet de délivrance de Madeleine était à elle seule une garantie de succès, car elle s'écria :

—Mon père, je sens se raviver en moi l'espoir qui s'éteignait !... Maintenant, j'ai confiance !...

—Dieu t'entende, mon enfant !

Mais, à l'air du bûcheron, on voyait bien que celui-ci ne partageait pas complètement la confiance de sa fille.

Pendant quelques instants, il demeura indécis comme si, mentalement, il se fût consulté sur le parti à prendre. Après quoi il sortit, et Jeanne, qui le suivait des yeux, put voir qu'il prenait la direction d'un sentier aboutissant à la grand-route, à un petit quart de lieue.

II

PREMIÈRES AMOURS

Comment avait commencé, entre les deux jeunes gens que Claude et sa fille attendaient avec tant d'anxiété, cette idylle qui s'était dénouée par un mariage ?

C'était une bien touchante histoire.

Louis et Madeleine enfants s'étaient rencontrés dans la forêt, lui s'apprenant à confectionner des fagots, elle s'ennuyant à garder deux chèvres étiées.

Madeleine était jolie, en dépit du hâle qui avait modifié la carnation primitive des joues.

Ses cheveux blonds encadraient, en boucles folles, le visage d'une expression à la fois mélancolique et résignée.

—Comment t'appelles-tu ? demanda Louis sans préambule.

—Madeleine !

—Que fait ton père ? Est-il bûcheron ?

—Je n'ai plus ni père ni mère ! Je suis chez la demoiselle de Blangis qui habite là bas, derrière les "Ruines".

—Alors tu es servante ?

L'enfant avait baissé la tête, cherchant ainsi à dissimuler la rougeur qui envahissait son visage.

Puis elle répondit avec timidité :

—Je sais seulement que je suis la nièce de la demoiselle de Blangis.

Ce fut le tour de Louis de rougir, en apprenant que celle qu'il avait prise pour une pauvre petite servante avait pour parente une personne de haute naissance.

Il fut même sur le point d'interrompre la conversation, en entendant le nom que venait de prononcer la petite fille.

Il se rappelait, effectivement, que le bûcheron Claude avait souvent eu l'occasion de parler de la vieille demoiselle de Blangis comme d'une personne dont le moral devait être, pour le moins, aussi laid que le physique.

Le jeune Louis ne l'avait aperçue qu'une fois, et il conservait de son visage d'oiseau de proie, — yeux ronds et nez crochu, — un souvenir désagréable qui le hantait encore, en ce moment, où il causait avec Madeleine.

Mais il comprit, l'intelligent petit homme, que celle-ci était la parente pauvre, recueillie à regret sans doute, et à qui on fait payer, par de dures paroles et de mauvais traitements, le coin de logis et le morceau de pain dont on lui fait la charité.

Il vit deux larmes rouler sur les joues de la petite fille, et lui qui n'avait jamais pleuré il sentit que ses yeux se mouillaient ainsi.

—Pourquoi pleures-tu ? interrogea-t-il avec douceur. Est-ce que tu n'es pas heureuse, toi ?

L'enfant fit un signe négatif de la tête, en s'essuyant les yeux du revers de la main.

—On ne m'aime pas, répondit-elle d'une voix si faible et d'un ton si triste que Louis la regarda avec la compassion instinctive qu'on éprouve pour le camarade moins heureux que soi.

Puis, d'un mouvement spontané, il prit à deux mains la tête de la petite fille et, l'embrassant à pleines lèvres, il lui promit doucement :

—Je t'aimerai, moi, ... tu viendras chez nous, et mon père aussi t'aimera, ... j'ai une sœur, jolie comme toi et bonne aussi ; eh bien, mon père, Jeanne et moi, nous serons ainsi trois à t'aimer.

—... Le veux-tu ?

Et, sans attendre la réponse que la pudeur innée retenait sur les lèvres de la fillette, Louis l'emmena chez le bûcheron. Claude avait souri.

C'est qu'il était passé, dans la forêt, tout près des deux enfants, pendant que ceux-ci s'entretenaient se croyant seul ; et l'excellent homme n'avait eu garde d'interrompre ce premier tête-à-tête.

Il accueillit la petite fille avec sa bonté habituelle, si bien que Madeleine se trouva tout de suite à l'aise dans cette chaumière où elle entra pour la première fois.

Au bout de quelques minutes, Jeanne, Louis et elle étaient aussi camarades que s'ils se fussent toujours connus.

Ce jour-là Madeleine oublia ses chèvres. Et quand arriva le moment de retourner chez la vieille parente, elle avait le cœur bien gros.

—Tu pourras venir tous les jours ici, lui dit Claude ; si tu le veux même, notre voisin le bon ermite t'apprendra à lire. C'est lui qui donne de l'instruction à Louis et à Jeanne.

Madeleine paraissait indécise. A sa joie se mêlait la crainte de ne pouvoir accepter l'offre du bûcheron.

—Il faudra que je demande la permission, dit-elle.

Et s'apercevant de l'effet désagréable que ses paroles avaient produit sur Louis, elle ajouta avec vivacité :

—J'ai promis à quelqu'un de ne jamais rien lui cacher.

—A qui donc, mon enfant ? demanda Claude avec un bon sourire où il y avait toutefois une nuance de malice.

—A M. le sonneur de Saint-Merry, qui vient souvent me voir...

Mais se reprenant aussitôt :

—Il vient voir la demoiselle de Blangis, et ces jours-là je suis heureuse, bien heureuse. M. le sonneur est si bon ! Oh ! je suis sûre que, s'il vous connaissait, il m'accorderait tout de suite la permission de venir vous voir.

Le bûcheron riait sous cape.

Il en savait certainement plus long que l'enfant sur le motif